

9. D'une sollicitation institutionnelle à une appropriation collective

Histoire d'une recherche interdisciplinaire

Nathalie Burnay, Martin Desseilles,
Laurent Ravez, Éric Cornélis & Florence Debacq-Chainiaux

Un contexte institutionnel fort

En 2014, l'Université de Namur lance les projets NATRIP¹. Ces projets de recherche sont financés directement par l'institution et soutenus par une ligne rectorale prônant la recherche pluridisciplinaire. Parmi les thématiques concernées par l'appel à projets se trouve la question du vieillissement de la population.

L'Université de Namur est une institution du paysage universitaire francophone belge. Avec environ 6 600 étudiants inscrits, elle est de petite taille par rapport aux trois grandes universités que sont l'Université libre de Bruxelles, l'Université catholique de Louvain et l'Université de Liège qui comptent plus de 20 000 étudiants chacune. Sa taille modeste est contrebalancée par un management qui se veut de proximité, un mode de gouvernance qui prône le *bottom-up* avec une écoute bienveillante aux demandes des chercheurs.

C'est dans ce contexte que la proposition de financement de projets NATRIP voit le jour. Ces projets doivent permettre aux académiques et scientifiques statutaires de dégager du temps et de l'énergie afin de mener conjointement un projet de recherche qui vise entre autres à fédérer des

¹ NAMur Transdisciplinarity Research Impulsion Program.

ressources internes. L'objectif est double : faire collaborer ces chercheurs venus d'horizons différents, réunis par une même thématique, et proposer une recherche novatrice qui s'appuie sur leur complémentarité. L'appel à projets est clairement défini par les critères de sélection des projets :

Les critères de sélection se répartiront en trois catégories :

- la nature transdisciplinaire du projet de recherche proposé, y compris la méthodologie mise en place dans le groupe concerné pour garantir/renforcer cette nature ;
- la qualité scientifique du projet, sur la base des critères classiques (intérêt, méthodologie, adéquation des moyens, résultats escomptés...) ;
- la démonstration de l'implication personnelle des promoteurs.

Cette initiative correspond aux souhaits d'une nouvelle équipe rectorale de développer des synergies entre des chercheurs spécialisés dans des disciplines parfois très éloignées les unes des autres, mais travaillant sur des réalités proches et souvent complexes. Mais derrière ce premier enjeu se cache également une volonté d'asseoir l'Université de Namur dans des thématiques porteuses et de lui assurer ainsi une forme de visibilité dans le paysage francophone belge. Les thématiques sélectionnées sont à la fois inscrites dans des préoccupations sociales du moment et déterminées en fonction d'un potentiel de chercheurs susceptibles d'être intéressés par la problématique retenue. Cette notion de visibilité est déjà perceptible dans l'appel d'offre :

Les projets retenus pour financement seront choisis de manière à simultanément :

- faire intervenir les entités de recherche de l'UNamur, si possible en synergie ;
- ouvrir le champ des propositions à un nombre aussi grand que possible d'expertises avérées de notre université ;
- répondre, au moins partiellement, à la demande exprimée par l'Union européenne, la Région wallonne et la Province de Namur concernant les problématiques sociétales ;
- et, accessoirement, permettre une bonne visibilité de la recherche par les thèmes sur lesquels la communication est aisée.

Nous décidons, avec une amie biologiste, de proposer un projet s'inscrivant dans l'axe de recherche portant sur le vieillissement. Dans ce contexte,

nous réunissons une équipe de six chercheurs : deux sociologues, une biologiste, un éthicien, un mathématicien et un psychiatre. Cette sélection résulte à la fois de l'intérêt pour la problématique du vieillissement, mais aussi d'affinités interpersonnelles, critère indispensable à un bon fonctionnement de l'équipe. Finalement, peu de projets seront proposés et retenus : même si l'aspect pécuniaire est intéressant, la pluridisciplinarité n'est pas si facile à construire. Nous allons vite y être confrontés.

La question de la visibilité, déjà pressentie dans la phase de sélection, se révèle être importante, puisque le service de communication de l'université nous apprend que nous allons avoir un parrain pour soutenir un appel de *fundraising* garantissant un apport financier complémentaire. *In fine*, ce ne sera pas un parrain, mais un duo parrain-marraine. C'est en effet Benoît Poelvoorde et sa maman qui sont choisis pour incarner notamment notre projet sur le vieillissement (fig. 1). Figures emblématiques de Namur, ils sont connus dans toute la ville, dans toute la région et sans doute un peu plus loin encore...



Figure 1. « Bien vieillir, c'est pas du cinéma ! » Affiche de la première campagne de levée de fonds de l'UNamur parrainée par B. Poelvoorde et sa maman, J. Pappaert, pour le financement de trois projets de recherche sur le vieillissement

La renommée internationale de Benoît Poelvoorde est mise en avant, et il accepte sa mission (pour la première fois, nous dira-t-il) parce que sa maman est également mise à l'honneur. Elle est d'ailleurs tout aussi connue que lui à Namur pour avoir tenu pendant de longues années un commerce de proximité dans le quartier étudiant.

La constitution d'une équipe pluridisciplinaire

Dans ce contexte institutionnel fort, la seule contrainte qui nous était imposée était de travailler ensemble, de faire équipe, de fédérer nos énergies : sans aucun objectif prédéfini, mais avec une volonté de pouvoir produire des résultats significatifs. Pour le dire autrement, la responsabilité de la problématique nous incombait, loin des habituels appels à projets très contraignants et très définis. Sans cette contrainte, il était possible de rêver à un projet de recherche, certes réaliste, mais loin des impératifs temporels pressants. Nous avions trois à cinq ans pour y travailler.

Il est rare de nos jours de pouvoir s'exprimer dans un tel contexte institutionnel où des moyens financiers sont dégagés pour nos dépenses, suffisamment généreux pour couvrir nos frais de fonctionnement, mais pas assez pour l'engagement de personnel sur la durée complète du projet (plus ou moins 150 000 euros répartis sur plusieurs années). Par ailleurs, il aurait été difficile de recruter de manière pérenne dans un contexte aussi diversifié disciplinairement. Malgré les contraintes institutionnelles limitées, la mise en place d'un véritable travail pluridisciplinaire s'est révélé être plus ardu que prévu initialement.

Le premier enjeu fut de déterminer un objet, puis une problématique au sein de cet objet. La question du stress sembla intéressante à explorer, tant toutes les disciplines étaient convoquées par cet aspect du vieillissement. Mais très vite, le concept de stress, bien que pertinent et légitime pour tous, se révéla multidimensionnel, voire même défini de manière très éloignée entre les disciplines. Pour certains, le stress s'entendait comme un facteur de changement cellulaire, pour d'autres comme une charge psychosociale... Cette entrée disciplinaire nous a permis de comprendre combien le savoir de chacun d'entre nous était ancré au cœur de disciplines différentes, et que chacune d'entre elles est « constituée d'un certain nombre de principes fondateurs, d'hypothèses générales, de concepts

qui déterminent un champ d'étude et permettent en même temps de construire le phénomène en objet d'analyse » (Charaudeau, 2010 : 200).

Devant de telles distorsions conceptuelles, seul un savoir médiateur a permis de sortir de cette impasse théorique grâce à une capacité de compréhension du savoir de l'autre et une faculté de traduction des différentes grammaires disciplinaires. C'est à un exercice de vulgarisation scientifique que chacun se soumit de manière à transmettre à la fois les codes et les schèmes interprétatifs nécessaires à la compréhension de la discipline. Ce travail a permis l'éclosion d'un savoir pluridisciplinaire, défini comme « la logique d'une mise en convergence de plusieurs disciplines, en vue d'examiner, sous plusieurs aspects, une question donnée » (Resweber, 2011 : 176). Le savoir produit par chacun d'entre nous pour chacun d'entre nous s'apparentait alors à une juxtaposition théorique et conceptuelle.

Cette étape, cruciale dans l'appréhension de l'autre, a permis une forme d'extériorisation de la pensée par un travail d'explicitation et de vulgarisation. C'est ainsi que l'épigénétique incarna un savoir issu de la biologie, situé aux contours des gènes et dont l'expression pouvait être mesurée par différents marqueurs ; ceux-ci pouvant dès lors être le reflet d'un stress particulier. Même si pour les généticiens l'épigénétique fait partie intégrante de la génétique, elle constitua à ce moment-là de nos recherches un signifiant suffisamment éloigné des préoccupations premières de chaque chercheur pour que tout le monde puisse se l'approprier et trouver un terrain de discussion aux confins de sa discipline.

Ce processus correspond à une forme d'axiomatisation, chère à Foucault, qui peut être définie comme un « processus d'intégration culturelle qui transforme les connaissances en savoirs apprivoisés » (Resweber, 2011 : 179). Pour le dire autrement, le processus de vulgarisation correspond à un travail de traduction du langage savant en un langage courant, accessible à tous et dès lors ouvert à devenir une forme de culture générale. Nous étions en train de constituer un savoir commun, certes vulgarisé, mais qui permettait échange et compréhension mutuelle. La question du stress pouvait se décliner sur des champs lexicaux différents et dans des grammaires différentes tout en demeurant accessible par tous. Il ne s'agissait pas d'effacer les spécificités disciplinaires, mais au

contraire de faire une incursion dans le savoir de l'autre en partageant un savoir commun, réduit, concis, mais suffisamment solide pour en percevoir la complexité et la spécificité.

Cette première étape a débouché sur la constitution d'une problématique de recherche centrée sur l'aidant-proche, défini comme un membre de la famille devant s'occuper d'un proche nécessitant une prise en charge lourde et une relation d'aide conséquente. Nous nous demandions si cette aide était génératrice d'une forme de stress. Notre projet s'est alors ouvert à d'autres disciplines complémentaires : la gériatrie et l'immunologie.

Échapper aux éventuels rapports de domination disciplinaire

Dans cette perspective pluridisciplinaire où chaque chercheur dispose de son savoir savant et d'une culture savante des autres disciplines (« Peut-on se comprendre entre nous ? »), le risque d'une concurrence entre les disciplines existe (« Quelles sont encore nos spécificités ? »), celui d'une domination d'un champ scientifique sur un autre (« Le champ de l'autre est-il plus important ? ») et cela d'autant plus que les épistémologies, les méthodologies et autres habitudes de recherche sont très éloignées les unes des autres (« N'est-il finalement pas plus confortable de rester chacun dans son champ ? »). Mais comme le propose Lacan, ce risque n'est qu'illusion, le discours de l'universitaire étant limité par sa structuration même et par le rôle de celui qui le prononce².

C'est ainsi que, très vite, deux grandes orientations se sont dégagées, révélant un antagonisme réel entre deux modes de pensées, entre deux conceptions de la relation entre aide et stress : la gériatrie, la biologie et l'immunologie d'une part, la sociologie, la philosophie et la psychiatrie d'autre part. Plus précisément, les premiers définissaient davantage l'aide en termes de charge et de stress, dans une vision plus négative de la relation ; les seconds préférant nuancer cette conception, sans en nier le fondement, par l'introduction d'une dimension expérientielle de la prise en charge. Dans cette perspective, l'aide est à la fois source éventuelle de stress, mais aussi expérience de vie potentiellement enrichissante. Cette théorisation suit en fait deux voies historiques de l'adaptation. Entre,

² <https://philolarge.hypotheses.org/87>

premièrement, la réaction ou le réflexe et, deuxièmement, l'activité spontanée et l'activité du psychisme, l'évolution de la physiologie du système nerveux délimite deux conceptions neuroscientifiques de l'adaptation. C'est donc assez logiquement, et sans nous en rendre compte au début, que nos discussions se sont organisées de manière parallèle aux deux courants historiques de l'adaptation, le stress pouvant être ici considéré comme une adaptation de l'aidant proche, dans sa dimension biologique et dans sa dimension psychique (Barbara, 2008).

Cette différence de focale est centrale dans l'élaboration d'un design de recherche puisqu'elle oriente à la fois le processus méthodologique et le cadre conceptuel. En reprenant les propos de Guillonnet :

Le chercheur doit se garder de toute illusion selon laquelle certaines techniques et méthodologies suffiraient à garantir la neutralité de sa démarche : qu'il s'agisse de questionnaires et statistiques, du travail en archives, des entretiens, de la reconstitution biographique ou de l'observation, les techniques d'enquête appliquées avec rigueur peuvent donner l'illusion d'accéder à une « vérité » qui n'est en réalité qu'une construction sociale à laquelle participent une multitude d'acteurs. (Guillonnet, 2015 : 45)

Cette recherche n'échappe pas au travail de construction sociale, rendu d'autant plus compliqué que les disciplines s'entrechoquent.

Or, cette rencontre entre disciplines pose la question des rapports de domination entre celles-ci. Plus exactement, elle s'inscrit inévitablement dans des enjeux de légitimité, souvent favorables aux sciences de la nature, d'ailleurs fréquemment qualifiées de "dures" en relation avec les sciences sociales, dites "sciences molles", lorsque le qualificatif de science lui est reconnu. Cette suprématie s'accompagne bien souvent d'une épistémologie poppérienne et d'une forme de méthodologie explicative, voire causale. Néanmoins, ce choc disciplinaire n'a pas eu lieu, il est resté confiné dans des univers de recherche lointains et n'a pas vraiment contaminé nos relations interpersonnelles. Cela relève probablement, en partie, du tempérament et du caractère des chercheurs impliqués dans le projet.

La raison de cette non-contamination est simple et complexe à la fois parce qu'elle repose sur un concept difficilement maîtrisable et reproductible, donc loin des canons scientifiques. Il nous semble,

en effet, que la question de la confiance est au cœur du dispositif de compréhension du fonctionnement de notre équipe de recherche et ainsi des raisons d'un écueil évité.

La confiance, pour A. Giddens, peut être définie comme un sentiment de sécurité justifié par la fiabilité d'une personne ou d'un système, dans un cadre circonstanciel donné, et cette sécurité exprime une foi dans la probité ou l'amour d'autrui, ou dans la validité de principes abstraits (Giddens, 1994 : 41). Plus précisément, l'élaboration d'un espace d'échanges construit sur un mode égalitaire de partage et d'écoute, propice à l'émergence de rapports de confiance interpersonnels, offre à l'individu une opportunité de dévoilement de soi, de ses croyances, de ses certitudes. Pour reprendre P. Ricœur : compter sur quelqu'un, c'est à la fois faire fond sur la stabilité d'un caractère et s'attendre à ce que l'autre tienne parole, quels que soient les changements susceptibles d'affecter les dispositions durables à quoi il se laisse reconnaître (Ricœur, 1990 : 176). Dans ce sens, les rapports de confiance doivent être compris comme une relation, un éprouvé et un construit qui nécessitent le regard bienveillant d'autrui et qui doivent sans cesse se donner à voir par des témoignages symboliques afin de rassurer sur leur existence.

Les conditions d'existence de cette relation de confiance interpersonnelle reposent sur les trois exigences suivantes :

- exigence de fiabilité tout d'abord : l'individu doit être convaincu que le partenaire ne trahira pas la relation établie ;
- exigence d'un espace de liberté ensuite : l'échange se construit à distance d'un rapport de pouvoir ou de contrôle social ;
- exigence temporelle encore : un temps long doit pouvoir s'installer, dénoué de toute contrainte de résultats à atteindre impérativement et immédiatement.

C'est ainsi, dans ces conditions d'émergence d'une confiance interpersonnelle, que le dispositif de recherche a pu être élaboré, dans une reconnaissance de l'autre, de ses spécificités et dans la recherche d'un savoir co-construit.

De la pluridisciplinarité à l'interdisciplinarité

De la confiance interpersonnelle est né un projet de recherche où chaque discipline a pu contribuer à renforcer la problématique construite. C'est ainsi qu'à progressivement émergé une question de recherche, mais aussi une méthodologie innovante issue d'un savoir hybride qui n'était ni clairement de la biologie, ni d'ailleurs complètement des sciences humaines.

Cette hybridation a pris du temps à s'imposer à nous. Plus encore que conceptuellement, c'est par la méthodologie qu'est venue la possibilité de faire science commune. À force d'échanges, d'explicitations et de confrontations, nous avons pu construire un design de recherche dont la méthodologie repose avant tout sur la récolte de données par questionnaires auprès des aidants-proches et des bénéficiaires de l'aide ainsi que sur des données biologiques provenant d'une prise de sang. Notre hypothèse principale (fig. 2) reposait sur le fait que les aidants proches de patients dépendants subissent de nombreux stress quotidiens qui engendrent une élévation chronique de l'activité pro-inflammatoire qui modifient leur fonction thymique et leur expression génique. Mais aussi que ces nombreux stress étaient vécus de manière différenciée en fonction de toute une série de facteurs psychosociaux liés à leur vie quotidienne : des difficultés pour concilier la vie privée et la vie professionnelle, des temps de déplacement professionnels importants, une activité professionnelle prenante, etc. Nous pouvons modéliser notre design de recherche de la façon suivante.

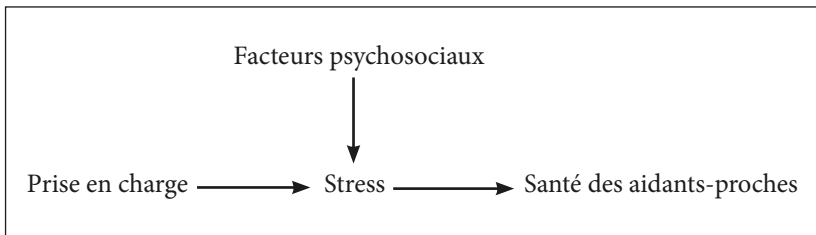


Figure 2. Hypothèse principale

L'objectif de la recherche est bien entendu de déterminer si la relation établie est vérifiée et, dans l'affirmative, d'évaluer comment la santé des aidants-proches est impactée par l'aide apportée, y compris dans ses dimensions épigénétiques ; les facteurs psychosociaux agissant comme médiateur ou comme modérateur dans la relation. Un groupe de volontaires contrôle a également été constitué de manière à pouvoir identifier avec précision les différences observées entre les deux groupes.

À côté de ce design très expérimental a été ajoutée une dimension qualitative où le chercheur prend note des propos échangés pendant la récolte des données et est également attentif au cadre dans lequel se déroule l'interaction. Ces données qualitatives viendront quelque peu enrichir la compréhension du phénomène, même si elles ne constituent pas à proprement parlé un corpus très étayé (sans doute un regret dans le projet).

Ce design de recherche repose sur les apports de chaque discipline. Mais plus encore, il n'est plus vraiment une juxtaposition de savoirs issus de disciplines différentes, il en devient un savoir hybride, novateur et sans doute davantage interdisciplinaire. Selon Resweber,

l'interdisciplinarité se définit par un échange de concepts entre diverses disciplines, mais elle se réalise, plus profondément, par le choc ou l'opposition des méthodes qu'elle provoque. En effet, c'est bien la méthode qui fait le lit de la discipline et c'est aussi l'adoption de nouvelles méthodes qui le défait, le refait et le refond. (Resweber, 2011 : 177)

Le savoir hybride né de nos échanges repose en effet sur une construction d'une méthodologie de recherche qui ne pourrait exister dans sa forme actuelle dans aucune des disciplines mentionnées, mais elle reflète bien une tentative de dépasser un certain clivage disciplinaire et même une forme de juxtaposition de contenus disciplinaires différenciés. C'est à cette condition que le savoir hybride créé s'apparente à une forme d'interdisciplinarité.

Savoir hybride et questionnements épistémologiques

L'expérience de cette recherche d'un genre particulier a donné lieu à la création d'un collectif fort et d'un savoir hybride issu de disciplines différentes. Certes, l'empreinte des sciences de la nature demeure

prégnante, mais il ne nous semble pas qu'elle soit hégémonique et toute-puissante dans le dispositif de recherche créé. Les sciences sociales sont davantage qu'un prétexte ou une simple inflexion à la marge dans un dispositif expérimental. Leur légitimité ne fait pas de doute et apporte véritablement un regard novateur sur la question épineuse de la relation entre l'aidant-proche et le bénéficiaire du soin.

Ainsi, du côté des sciences humaines, ce design procure une forme d'objectivation des conséquences de l'aide, inscrites à même les corps, au plus profond de nos cellules. À l'inverse, la biologie se nourrit des apports des sciences humaines pour élargir le prisme des relations étudiées par l'introduction de considérations psychosociales très peu associées habituellement. Mais c'est aussi leur capacité à percevoir l'aide autrement que comme une contrainte, génératrice d'une dégradation de la santé, qui constitue l'apport le plus intéressant des sciences humaines : percevoir la relation, l'expérience de vie, avec ses hauts et ses bas, dans toute sa complexité.

Mais si cet enrichissement mutuel ne fait aucun doute pour l'équipe de chercheurs, il est encore très difficile d'inscrire un tel design de recherche dans le champ scientifique, construit sur des logiques disciplinaires fortes, même si elles se réfèrent toutes au savoir scientifique. Pour le dire autrement, l'interdisciplinarité est légitime, mais son expression demeure éloignée des canons disciplinaires. Peu de revues acceptent en effet de publier des travaux issus d'une véritable construction interdisciplinaire, peu d'espaces scientifiques existent pour mettre en avant les fruits de notre travail. Pour preuve, la volonté du groupe d'organiser un colloque sur nos thématiques de recherche. Si l'idée en soit nous semblait pertinente, sa mise en œuvre fut un échec, tant nous ne pouvions échapper à une perspective disciplinaire où chaque atelier n'était finalement que le reflet des préoccupations scientifiques du champ disciplinaire concerné.

L'évaluation du processus n'est pas encore réellement possible parce que la recherche n'est pas terminée. Nous avons bouclé la phase de récolte des données, tant quantitatives que qualitatives. L'été 2018 sera consacré à l'analyse des données, en espérant que nous pourrions préserver cet espace créatif et original, soutenu par une institution ouverte aux expériences novatrices...

Références bibliographiques

- BARBARA J.-G., 2008. *L'Adaptation biologique et les neurosciences*, Journée « Adaptations », Journée de rentrée du REHSEIS (21 octobre 2008), organisée par J.-G. Barbara, C. Lefève, G. Gachelin [<http://www.rehseis.cnrs.fr/spip.php?article313>].
- CHARAUDEAU P., 2010. « Pour une interdisciplinarité “focalisée” dans les sciences humaines et sociales », *Questions de communication*, 17, p. 195-222.
- GIDDENS A., 1994. *Les Conséquences de la modernité. Théorie sociale contemporaine*, Paris, L'Harmattan.
- GUIONNET C., 2015. « Et si l'on réhabilite les difficultés méthodologiques ? », in C. Guionnet & S. Retif (dir.), *Exploiter les difficultés méthodologiques. Une ressource pour l'analyse en sciences sociales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 11-45.
- RESWEBER J.C., 2011. « Les enjeux de l'interdisciplinarité », *Questions de communication*, 19, p. 171-200.
- RICŒUR P., 1990. *Soi-même comme un autre*, Paris, Éd. du Seuil.